

Bulletin d'histoire politique

Nicole Jetté-Soucy, *L'homme tragique*, éditions Liber, 1998, 192 p.

Yves Vaillancourt



Volume 8, numéro 1, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060405ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060405ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, Y. (1999). Compte rendu de [Nicole Jetté-Soucy, *L'homme tragique*, éditions Liber, 1998, 192 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 8(1), 228–230.
<https://doi.org/10.7202/1060405ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

l'économie. Ces mouvements jouent la mondialisation contre l'État central d'où le titre plus évocateur en anglais de «Nations against the State».

Ce livre, paru la même année en anglais et en français, est divisé en deux grandes parties. La première est plutôt théorique même si, selon les dires de l'auteur, elle ne constitue pas une théorie du nationalisme. Les trois premiers chapitres abordent la question des nations, du nationalisme, de l'État, de la mondialisation et de ses conséquences sur les politiques territoriales. Les trois chapitres suivants traitent des cas du Québec, de l'Écosse et de la Catalogne.

Sur une note moins enthousiaste, Michael Keating nous donne une définition du nationalisme qui a de quoi rendre perplexe. Il écrit que le nationalisme: «unit l'individu à la collectivité, le présent au passé, la tradition à l'avenir et de réconcilier l'universel et le particulier» (p.17). Pour reprendre un mot qu'adorent utiliser les professeurs de science politique, cette définition n'est pas très «opérationnelle». On aurait préféré une définition plus simple comme: «le nationalisme est le fait de faire de sa nation le premier objet de son allégeance politique». Avec cette définition on est plus à même de comprendre les stratégies de ces mouvements, car si l'on en croit Keating, la logique de ces mouvements n'est pas de viser à l'intégrité territoriale, mais au renforcement de l'intégration internationale. Cette définition du nationalisme à laquelle on ajoute les effets de la mondialisation explique beaucoup mieux les stratégies des acteurs qui représentent ces nouveaux nationalismes.

Finalement, le préfacier, le sociologue Guy Rocher, émet une critique sur le livre dans sa préface: il aurait aimé que Keating s'inspire plus des livres de ses collègues Fernand Dumont et Marcel Rioux. Cette critique est justifiée. Le cas du Québec est bien traité, mais à certains moments on ne s'y reconnaît plus. On a parfois l'impression d'une vision canadienne anglophone du Québec. Malgré ces petites réserves, ce livre est épatant à plus d'un égard, il mérite d'être lu et relu.

Stéphane Paquin
Candidat au doctorat
Institut politique de Paris.

Nicole Jetté-Soucy, *L'homme tragique*, éditions Liber, 1998, 192 p.

Cet essai se veut une élucidation de la nature de l'action politique. Mme Jetté-Soucy y distingue d'abord le politique des autres activités humaines. Sorte d'anti-nature, le politique vient pourvoir au bien-être de la communauté par une entreprise qui n'a rien de la répétition séculaire des gestes routiniers du

travail, mais qui tente plutôt de faire venir quelque chose de neuf et de possible, là où il n'y avait que résignation à la nécessité. Or, comme nous le verrons, cette tâche se heurte à la finitude humaine et à la contingence du monde, et c'est bien là que se trouve la grandeur et la limite de l'action politique, c'est-à-dire sa dimension tragique.

Le cœur de l'essai analyse donc les vicissitudes de l'action politique, confrontée qu'elle est à la difficulté de connaître extensivement le milieu qu'elle touche, aux rebondissements imprévus de son action et à l'impossible coïncidence des impératifs la guidant avec ceux de la morale commune. Ce point fait d'ailleurs l'objet d'une fine analyse, où Mme Jetté-Soucy mâtine la lucidité décapante de Max Weber (concernant l'éthique de la responsabilité qui ne peut sans danger emprunter à l'éthique de la conviction) d'un certain idéalisme kantien posant quand même le Bien suprême à l'horizon infiniment lointain de l'action politique. Quand on a été frappé par les dernières phrases de la célèbre conférence où Weber dit que dorénavant les «hommes politiques suivront le démon qui tient le fil de leur vie», on comprend à quelle nécessité tient la thèse de Mme Soucy, car il y va de l'espoir que le cynisme ne soit pas la vérité du politique.

Une fois ces contraintes posées, Mme Jetté-Soucy examine le type d'homme politique apte à composer avec elles. Ce ne sera ni le Philosophe-roi tel que Platon l'a conçu, ni le Prince de Machiavel. C'est plutôt le type ébauché par Aristote, et que Pierre Aubenque a magistralement rendu dans son essai *La prudence chez Aristote* qui est repris et approfondi par notre auteure. En effet, Aristote aurait tenu compte de la finitude humaine et de la contingence de notre monde (sublunaire) en infléchissant le sens de la phronésis vers la prudence, alors que son maître Platon l'avait associé à l'omniscience du philosophe-roi. Aristote aurait ainsi renoué avec le vieux fond de la sagesse grecque, pour laquelle «notre prudence n'est hélas que rarement à la hauteur de notre savoir!».

Mais comment s'exerce politiquement cette prudence? Un des principaux thèmes de l'analyse de Mme Jetté-Soucy me paraît être la délibération. Dans *Antigone* de Sophocle, et qui est maintes fois cité par notre auteur, Créon ne veut écouter personne. Son fils Hémon le tance de ces mots très chargés philosophiquement: «Rien n'est supérieur à un homme expérimenté, mais comme de tels sages ne courent pas les rues, il n'est jamais déshonorant d'écouter un avis judicieux», ou: «Montre-toi moins absolu dans tes jugements, ne te crois pas l'unique détenteur de la vérité».

Cela dit, même l'homme le plus ouvert à la délibération devra décider, s'il en a la responsabilité. Or Mme Jetté-Soucy clôt son ouvrage en rappelant la part d'imprévisible qui, en politique, tôt ou tard fait manquer le but. Néanmoins il fallait agir et il fallait être responsable, mais sans être d'une

rigidité vouée à un échec encore plus fracassant. À ce titre, je crois traduire la pensée de l'auteure en disant que seul un pessimisme surmonté est à la hauteur des défis et des écueils de l'action politique, cette «essence» qu'elle s'est employée à si bien nous décrire.

Maintenant, je reviendrais quelque peu sur cette notion d'«essence», que Mme Jetté-Soucy emploie pour caractériser ces formes symboliques que sont la religion, le jeu ou la politique. Y-a-t-il quelque chose comme une essence du politique et de l'homme politique? Avec ses exemples tirés de la tragédie grecque, sans compter Périclès, et allant jusqu'à Churchill et Charles de Gaulle, l'auteur nous plonge dans une *philosophia perennis* où il n'y aurait rien de nouveau sous le soleil. Quoi donc? Eh bien que toujours et partout le politique est essentiellement l'affaire de quelques hommes d'action prenant ou obtenant la responsabilité de décider pour la masse, sorte de matière informe propre en tous temps à retourner au chaos. La thèse de Mme Jetté-Soucy semble incliner vers cette conviction, malgré la part d'historicisme kantien qu'elle préserve lorsqu'elle affirme que le but de l'action politique dans l'histoire occidentale a été d'accroître la liberté. Mais peut-il y avoir plus de liberté sans qu'il n'y ait pour autant plus de d'autonomie et de responsabilité?

Ce serait là bien sûr le sujet d'une autre réflexion que, entre autres mérites, l'essai de Mme Jetté-Soucy aura su provoquer.

Yves Vaillancourt
Département de philosophie
Collège Ahuntsic

Manzagol, Claude et Christopher R. Bryant, (dir.), *Montréal 2001; Visages et défis d'une métropole*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1998, 356 p.

Rien de tel qu'un ouvrage rédigé à plusieurs mains pour faire le point sur les avancées de la connaissance concernant une thématique précise. Et tel est effectivement ce que nous proposent Claude Manzagol et Christopher R. Bryant dans leur récent livre ayant pour objet la métropole québécoise.

Le livre se présente comme un hommage au cinquantième anniversaire de la fondation du Département de géographie de l'Université de Montréal. Il se veut aussi, par son inspiration, une suite à cet autre ouvrage, *Montréal, guide d'excursions*, publié en 1972 sous la direction de Ludger Beauregard.

À un noyau d'une vingtaine de professeurs issus de l'Université de Montréal (tous départements confondus) se sont greffés, pour l'occasion, des